

## ASSASSINAT

*Florence, avril 1937*

Nous sommes le vendredi précédant la semaine de Pâques et mes amies et moi avons la tête brouillée d'excitation et les nerfs agacés par les sournois bruissements de l'air. Les plus fortunées d'entre nous partiront avec leurs familles dans leur maison de campagne ou dans leur villa bordant la mer ligurienne. Notre lycée est réputé pour ses bons résultats et sa bonne tenue, et la plupart des familles aisées de la ville y inscrivent leurs enfants. Ce n'est pas le cas de mes parents, mais grâce à mes excellentes notes, j'ai obtenu une bourse qui les aide en partie. Cependant, j'ai parfois la sensation de ne pas être à la hauteur.

Mon amie Francesca, dont le père possède une entreprise de travaux publics ainsi qu'une riche boutique d'orfèvrerie sur le Ponte Vecchio, m'a invitée pour la semaine, mais ma mère a refusé sous un faux prétexte.

— Pourquoi tu refuses que j'y aille ?

— Parce que ces gens ne sont pas comme nous !

— Et alors, on ne doit fréquenter que ceux qui nous ressemblent ?

La claque n'est pas passée loin.

— En ce moment, ma fille, chacun d'entre nous y a intérêt, a-t-elle conclu.

Ça m'a vraiment fichue en colère.

En revenant chez moi, je passe devant le Porcellino qui trône sur son derrière, sur le Campo de' Fiori, et comme à mon habitude, je le salue de loin d'un geste amical. Son groin est brillant des baisers et des caresses qu'y déposent les Florentins pour obtenir qui un mari, qui la fortune ou du beau temps, et la vasque qui récupère l'eau de son groin pourrait servir de caisse à une boulangerie tant il y brille de pièces de monnaie porte-bonheur.

L'Arno, à cette saison, enroule ses eaux boueuses sous les piles inférieures du Ponte Vecchio, indifférent aux visiteurs qui s'y pressent et convoitent des yeux ses vitrines chargées de bijoux. Je déguste déjà en pensée la glace vanille que j'achète presque tous les soirs à Pietro, qui tient la *gelateria* devant le *pallazo*, et dont mes copines soutiennent que s'il m'en donne une si grosse part, c'est parce qu'il est amoureux de moi. L'air embaume le miel des mimosas en fin de floraison et invite à la rêverie.

Je coupe en diagonale où mène la via et me faufile derrière les arcades pour éviter les garçons qui sifflent les filles. Les garçons ne m'intéressent pas, je les trouve balourds et souvent grossiers. Mes intérêts sont la politique et aussi... les filles.

Et ce qui concerne le premier point, l'actualité ne manque pas de sujets. Dans les journaux, on peut lire tous les jours que depuis la Marche sur Rome de 1922, Mussolini, après des élections contestées, a pris le pouvoir et créé un régime fasciste à parti unique. C'est à ce moment qu'ont commencé les problèmes, à mon avis. Pour en citer un que je connais et qui ne représente pas grand-chose pour moi, ma mère serait plutôt de gauche et anti-mussolinienne, bien que Mussolini ait commencé sa carrière comme socialiste, et mon père, plutôt de droite, et pas insensible à certains aspects du discours du *Duce*, comme on l'appelle, et qui signifie « chef » ou « guide ». Les discussions virent souvent

à l'orage quand, réunis à table, par exemple, on évoque les derniers événements. J'ai aussi un frère plus jeune, Michaël, qui patauge dans l'âge ingrat depuis un moment et ne s'intéresse à rien.

Moi, Musso, comme il est parfois surnommé, ne me dit rien qui vaille. Plutôt d'ailleurs le personnage que le politique. Je le trouve sans consistance, presque clownesque quand je le vois pérorer au balcon du Quirinal, menton levé et bras écartés comme pour embrasser les ballots qui l'écoutent. Certes intelligent, suffisamment circonspect, mais comme le disent ceux qui le connaissent bien, opportuniste, passif par indifférence, dépourvu d'affect et peut-être même de convictions. Cette opinion qui me vient de mes lectures et de ce que je suis à la radio – cela me prend plus de la moitié de mes loisirs –, je ne la crie pas sur les toits.

Je traverse la *via* Calima en direction du marché de la Paille où je prends le tramway qui me ramène chez moi, à Santa Croce, et je repense avec amertume à la semaine que j'aurais passée avec Francesca si ma mère avait accepté l'invitation. Quand nous nous sommes quittées hier, nous nous sommes promis de nous écrire chaque jour, mais ce n'est pas comme être ensemble.

Plus tard, je serai écrivain et m'y entraîne sans cesse. Le problème, c'est que j'écris dans ma tête, en marchant, en dormant, enfin tout le temps, et quand je veux transcrire, j'ai oublié. Francesca m'a conseillé un carnet pour noter mes idées, je lui ai promis un million de fois de le faire mais ne suis jamais allée au bout, par paresse, négligence ou timidité, je l'ignore. Quoique ma mère pense plutôt le contraire :

— Toi, timide ? mais qui a bien pu te raconter cette fable ?  
Demande donc à ton professeur principal qui vient de m'envoyer une nouvelle lettre en se plaignant de ton indiscipline et de ton effronterie. Il semblerait, continue-t-elle en faisant claquer ses mots, que dès que tu as fini tes devoirs, tu passes

ton temps à te faire remarquer des autres. C'est quoi ton ambition, dans la vie ? Avoir un bon métier ou devenir une saltimbanque ?

J'aperçois de loin le tramway cahoter sur la *via* Da Condotta, et j'accélère le mouvement, prise entre ma gourmandise déçue et l'ennui de devoir poireauter jusqu'au prochain tramway qui me ramènera un peu trop tard chez moi, selon les critères maternels, quand, arrivant sur la place je suis frappée du silence et du calme inhabituels. Les passants se sont arrêtés et regardent dans la direction de la *via* Cazzoli d'où surgit à cet instant une *squadra* de miliciens courant, le fusil à la main comme on le leur a appris, le pompon de leur calot sautillant en cadence, leurs bottes luisantes frappant le sol en rythme, et je ne peux m'empêcher de les trouver élégants avec leur pantalon marron serré dans leurs bottes fauves, et leur chemise noire.

Il y a quelque temps, j'en ai parlé à table. Mon père s'est arrêté de manger et ma mère m'a regardée comme si je venais de cracher sur la nappe. « Tu es folle ? Tu sais qui sont ces gens ? » J'ai haussé les épaules parce que je ne suis pas si stupide qu'elle le croit. Je sais parfaitement qui ils sont. On le voit assez aux actualités. Ça n'empêche qu'ils sont bien habillés.

Je cherche machinalement dans mon cartable ma carte d'identité et le reçu attestant que mon père paye, en tant que Juif, la taxe spéciale due à l'État. J'ai l'habitude, je ne l'oublie jamais, ce qui ne m'empêche pas, à chaque fois que je dois l'exhiber au nez de ces imbéciles, d'avoir la rage. De toute façon, si ce soir je suis embarquée par la milice, ce sera une bonne leçon pour ma mère qui m'a empêchée de partir chez Francesca.

Les miliciens ont rompu leurs rangs sur un ordre de leur chef et se dispersent sur la place en vérifiant les identités. Ils ne me font pas peur, ce sont des jeunes gars de la campagne

que la police a enrôlés pour un salaire dérisoire mais qui les rend fiers. Ils sont plus intéressés par les filles que par les contrôles. Et je viens juste de penser que cette miette d'autorité les aide à séduire les filles. Les gens se détendent, comprenant que ce n'est qu'une vérification de routine et qu'ils ne recherchent personne en particulier. L'un d'eux s'approche de moi, je lui tends mes papiers. Il est tout rond et ses joues sont rougies par le soleil. Il me regarde, me sourit. J'esquisse un sourire. Ça aussi, ma mère me l'a dit : « Sois toujours polie avec les miliciens, ça t'évitera les ennuis. »

Je surveille la *via* Calima d'où arrivera mon tramway, tant pis pour ma glace, quand soudain je vois un homme s'échapper devant moi en bousculant le milicien qui vérifiait ses papiers. Celui-ci pousse un cri qui alerte ses collègues et tout s'emballe. L'homme fait tomber le soldat qui l'agrippait et se met à courir comme un dératé en direction du baptistère. Quand il me dépasse, nos regards s'accrochent et j'ai le cœur qui me manque en voyant la terreur dans ses yeux. Les miliciens cavalent derrière en lui tirant dessus. Les gens hurlent et s'aplatissent au sol. Les balles sifflent autour de moi et je vois soudain l'homme stoppé en pleine course, s'immobiliser comme s'il attendait la permission de repartir, se pencher, et tomber d'un seul coup pour ne plus bouger.

Pendant la poursuite tous se sont écartés, le désignant du coup aux miliciens, et il a déjà presque atteint les arcades quand les coups de feu l'ont criblé de balles. Les miliciens ont couru vers son cadavre et l'ont bourré de coups de pied. J'ai crié de toutes mes forces, écœurée de leur brutalité. L'homme ne bougeait plus, alors, pourquoi le frapper ? Il est tombé au milieu d'une dalle de marbre située au centre de la place, où autrefois, paraît-il, on exhibait fesses nues les banquiers qui avaient fait faillite. Ils l'ont soulevé, giflé puis, constatant sans doute qu'il était mort, l'ont laissé retomber. D'autres miliciens sont arrivés dans une bour-

rasque de cris pendant que, profitant du moment, tous ceux qui le pouvaient s'enfuyaient à toutes jambes.

Après, ils ont regroupé sans ménagement ceux qui étaient coincés, dont moi qui étais restée sur place comme une souche, et les ont forcés à former une file sous le regard noir de l'officier qui commandait la troupe. À cet instant, j'ai eu peur de ne pas revoir mes parents, j'ai eu peur de leur inquiétude de ne pas me voir revenir. J'ai eu aussi peur d'être battue comme ce pauvre homme. Bref, j'avais peur de la peur.

Sur un ordre de l'officier, ils ont attrapé le mort par les jambes et sous les bras et l'ont amené vers une camionnette dans laquelle ils l'ont balancé. Les gens murmuraient, visage fermé, des femmes apeurées serraient leurs enfants contre elles. Les soldats se gobergeaient et plaisantaient. La chasse était terminée. J'avais envie de me battre. J'étais raide de colère. Je revoyais son cadavre couvert de sang, étalé dans une pause grotesque. J'ai pensé qu'il était peut-être sorti en cette veille de Pâques pour acheter des cadeaux pour sa famille. Ou qu'il faisait un tour avant de rentrer chez lui. Mais qu'il ne rentrerait jamais plus chez lui.

J'aurais voulu bouger mais je tremblais tellement que je craignais de tomber à mon tour. Ne surtout pas leur donner ce plaisir ! L'officier s'est retourné vers moi, a redressé les épaules, rajusté sa ceinture et son baudrier qu'il avait dû briquer pendant des heures pour qu'ils soient si brillants et, d'un geste impérieux, m'a ordonné de partir. Là, j'ai hésité, partagée entre ma trouille et l'envie de lui cracher dessus. Il m'a lancé un regard noir.

— Alors, qu'est-ce que t'attends ?

J'avais dix-sept ans et je venais d'assister à mon premier assassinat. Je ne me souviens plus comment je suis rentrée chez moi.

## FAMILLE

Nous habitons le quatrième et dernier étage d'une maison en pierres roses dont les volets gris en lattes de bois s'ouvrent par moitié dans le sens de la hauteur. La cuisine et la salle à manger donnent sur une terrasse pavée de carreaux rouges qui surplombe un jardin en contrebas, où poussent des bougainvilliers. Les soirs d'été, lorsque nous dînons sur la terrasse, mon père dit qu'il mange avec la chapelle Pazzi dans son assiette.

Deux mois sont passés depuis l'horrible meurtre. Ce soir-là, je suis rentrée chez moi, malade à vomir, et me suis enfermée dans ma chambre. Ma mère est arrivée peu après avec mon frère Michaël et a tout de suite vu que quelque chose n'allait pas. Mais, la tête sur le billot, je n'aurais rien dit. Par chance, nous sommes vendredi, soir de shabbat, et ma mère, affairée à préparer le repas n'a pas trop insisté. Nous ne sommes pas pratiquants mais c'est l'occasion, a dit ma mère, de faire la fête ensemble et de partager un bon repas. Aujourd'hui, elle prend le temps de soigner les plats ; elle, qui est toute la semaine si occupée, revient plus tôt. Ma mère tient une boutique d'objets décoratifs et d'art florentin dans le quartier de Monticelli. Elle a une bonne pratique, mais travaille beaucoup. Elle tient ce soir-là à nous faire plaisir et cuisine par exemple des *fiori di zucco*, qui sont des fleurs de courgette farcies au fromage et aux anchois, des

artichauts frits, le plat préféré de mon père, accompagnés de *piadina*, du pain plat rôti à la poêle, des linguine au thon ou autres mets dont je raffole.

Quand j'arrive, la table est déjà dressée avec la vaisselle de fête du shabbat. Les verres en cristal, la nappe damasée, les couverts en argent et le chandelier à sept branches en cuivre que ma grand-mère maternelle a rapporté de Jérusalem. Ce chandelier qui supportait ce soir les bougies du shabbat est vieux de trois siècles, nous a appris ma mère, et a illuminé et protégé plus de fêtes que nous tous réunis n'en connaissons jamais. Elle nous a dit aussi qu'il a voyagé de main en main, de feu en feu, bien après que ces mains et ces feux sont devenus poussière. Et je me demande en le regardant ce soir combien de jours et de nuits seront nécessaires pour que l'homme de la place devienne poussière.

Ni Michaël ni moi n'allons à l'école le lendemain, ce qui nous permet de veiller plus tard. Le shabbat est la seule concession à leur religion que font mes parents, avec leur présence à la fin de la cérémonie du Grand Pardon une fois l'an. Ce dîner particulier est le pendant du déjeuner dominical de mes compagnes de classe. Elles me le racontent le plus souvent avec une moue indiquant combien elles se sont ennuyées, combien le temps leur a paru long avant qu'elles puissent quitter la table pour retrouver leurs amis l'après-midi. Le matin est consacré à la messe, où elles vont en famille en traînant les pieds. Ensuite, à la sortie – certaines les miment très bien –, les sourires et saluts aux voisins et amis des parents dont elles se seraient bien passées, puis le retour à la maison où, dans ces familles appartenant à la bonne bourgeoisie, le repas est préparé par une bonne, ou même une cuisinière. Je ne reconnais pas dans leurs récits la familiarité de notre repas du vendredi soir qui reste intime, et qui, même s'il est plus « soigné » que les autres,

ne déroge pas à l'ambiance familiale. Je n'en dis rien à mes amies, commentant les leurs sans évoquer le mien.

Mes parents se sentaient aussi italiens que juifs. Mon père, pour être issu d'une vieille famille de Ferrare totalement assimilée, et ma mère, née à Florence de parents venus de Palestine au début du siècle, pour y avoir trouvé, en dépit du catholicisme militant des Italiens, une grande tolérance.

Ma mère, le soir du meurtre, s'est inquiétée quand elle a vu que je ne touchais presque à rien dans mon assiette, alors que d'habitude, j'ai un solide appétit. Je lui avais dit avoir mangé un truc mauvais à la cantine, et évidemment, tout le monde s'en est mêlé. Enfin, tout le monde, sauf mon frère Michaël qui, avec l'idiotie de ses quinze ans, n'a cessé de me chercher et de ricaner durant tout le repas. Parfois, je le déteste tellement que je pourrais l'étrangler. Maman m'a raccompagnée dans la chambre que je partage avec lui et dont les lits sont séparés par un paravent. Ça ne m'empêche pas d'entendre ses idioties quand il a décidé de m'embêter. Un soir, dans un moment de faiblesse stupide, je lui ai confié que plus tard, je serais écrivain, il a ri à s'en étouffer. Je savais que c'était simulé et qu'en réalité, il était jaloux. Mais il l'a dit à mes parents. Mon père a déclaré qu'il serait très fier que sa fille devienne un écrivain célèbre, mais ma mère a seulement dit que pour l'instant, il fallait que j'apprenne à ne plus faire de fautes d'orthographe.

Elle a pris ma température pendant que mon père, inquiet, attendait à la porte. Bien sûr, je n'en avais pas. Elle a dit que ce n'était pas grave et que le mieux était de rester à jeun.

Plus tard, elle m'a apporté une tasse de thym. Mais ce n'est pas le thym qui m'a empêchée de voir et revoir le corps allongé de l'homme, le sang qui barbouillait son dos, et la façon dont les miliciens l'avaient jeté dans la voiture comme un paquet de linge sale. Il paraît que je n'ai

pas un caractère facile. Je tiens ça de ma mère, dit mon père, tandis que Michaël a son caractère calme. Moi, je trouve que c'est faux parce que mon père est un homme très gentil et intelligent alors que mon frère est un imbécile. Mon père dit en riant de ma mère que son caractère volcanique vient de la couleur de ses cheveux qui est celle de la lave quand elle coule. Si elle se met en colère, il nous conseille, comme en confidence, de nous tenir tranquilles parce que « maman a ses nerfs ». On adore quand on est ainsi complices. Maman fait semblant de ne rien entendre, mais au bout d'un moment, elle rit à son tour en haussant les épaules et en se demandant pourquoi Dieu, en qui elle ne croit pas, l'a affligée d'une pareille famille.

Ma mère est rousse et éclatante comme le soleil, dit mon père. Michaël possède sa couleur de cheveux mais pas son éclat. C'est un grand garçon à la peau claire et au regard sévère derrière des lunettes qui lui donnent, dit ma mère, un air d'intellectuel. Moi, j'estime plutôt que ça lui donne l'air d'un benêt. Je suis brune comme mon père et j'ai ses yeux gris, alors que ma mère et Michaël ont les yeux verts. Ma mère dit que je bouge sans arrêt comme si je voulais vivre mille vies à la fois.

Ce soir-là, je n'entendais pas ce qu'ils disaient car je ne cessais de repasser dans ma tête les images de l'homme à terre. J'entendais les coups de feu, les cris, les cavalcades, je le revoyais courir de toutes ses forces, je ressentais sa panique. Je croyais ne jamais pouvoir oublier ce drame, et puis d'autres sont arrivés plus tard, qui l'ont remplacé.

## AMOUR

Cette histoire, je l'ai juste racontée à Francesca. Je lui ai dit qu'il faisait beau ce soir-là mais que je m'ennuyais déjà d'elle. Que l'homme dont je ne connaissais même pas le nom était tombé comme une masse et que son sang coulait partout. J'ai ajouté, pour l'inquiéter, que j'aurais pu être blessée quand les miliciens avaient tiré parce que j'étais juste devant eux, et Francesca, comme je l'espérais, m'a prise contre elle et serrée dans ses bras. On en a reparlé plusieurs jours de suite, et à chaque fois je rajoutais des détails. Sûrement que l'homme avait une famille et que sa femme avait dû l'attendre longtemps ce soir-là. Ou que depuis, ses enfants le pleuraient. Plus j'en parlais et plus les images me revenaient. Comment les gens, en s'éloignant de lui, l'avaient isolé et désigné, et la façon dont il avait couru de toutes ses forces vers les arcades qu'il allait presque atteindre quand il était tombé. Les gens en avaient profité pour se sauver, et moi, je ne pouvais pas bouger, bien que l'officier énervé m'ait plusieurs fois donné l'ordre de partir.

— La tache de sang, elle est restée là où l'homme est tombé, ai-je dit à Francesca.

Elle m'a proposé qu'on y retourne et a pu constater que j'avais dit vrai parce que les jointoiments de la dalle avec les autres sont plus foncés à cause du sang. Et même au milieu de la pierre, c'est plus sombre.

On venait juste d'étudier l'histoire de notre ville et d'apprendre que l'Église, les siècles passés, dressait des bûchers sur les *piazas* pour se débarrasser de ses adversaires, tel le moine dominicain Girolamo Savonarola, brûlé avec ses compagnons après avoir été roué de coups durant plusieurs semaines. Je ne me souvenais plus pourquoi ce moine avait été martyrisé, mais j'imaginai qu'il posait des problèmes au gouvernement de cette époque, comme ce pauvre homme que j'avais vu tué par la milice.

Francesca a répliqué que de telles personnes ne doivent s'en prendre qu'à elles, et on s'est disputées. Je lui ai rappelé que nous, les Juifs italiens, on n'embêtait personne et qu'on payait malgré tout des taxes pour avoir le droit de rester dans notre pays. Mon père a dit à ma mère qu'il a entendu que des Juifs italiens ont été arrêtés par la milice sans raison. Mon amie n'a rien répondu parce que sa famille est riche, et que d'après ma mère, elle n'a rien à craindre des fascistes, au contraire. Ma mère n'aime pas que je fréquente Francesca. Elle dit que nous ne sommes pas du même monde, mais moi, je l'aime, ai-je répliqué.

— Comment ça, tu l'aimes ?

Je n'ai pas su quoi lui répondre. Je ne pouvais pas lui dire que je l'aimais au point d'avoir envie de toujours lui tenir la main. Que j'aimais l'odeur de sa peau et de ses cheveux. Parce que je me demandais si ma mère ne m'aurait pas flanqué une gifle.

Bêtement, un jour, en parlant de Francesca, je lui ai dit que ses parents avaient reçu dans leur maison des monts du Chianti un ministre de Mussolini, que son père avait fait des bijoux pour la maîtresse de Mussolini, Clara Petacci, et j'avais ajouté :

— Tu verrais comme c'est beau, chez eux.

— Et comment tu le sais ? s'est exclamée ma mère, les lèvres blanchies par la colère.

— Elle m'a tout raconté en détail.

En général, Francesca et moi, on se sépare sur la place du Marché-aux-Pailles. C'est toujours long, même si on sait que l'on va se retrouver le lendemain. Mais la veille du meurtre, c'était l'avant-dernier soir avant les vacances et ça a pris encore plus de temps. J'ai affirmé avec gravité, reprenant une scène d'adieu entre deux amoureux d'un film français que j'avais vu récemment :

— En tout cas, tu sais que je t'attendrai.

On se parlait en se tenant la main sans même s'en rendre compte, et les garçons qui passaient nous jetaient des regards moqueurs en laissant échapper des remarques grossières. S'ils savaient comme je m'en moque.